

SCRIPTURA

Cette catégorie n'existe pas dans la rhétorique ancienne. L'écrit est un support de l'oral et bien qu'on ait édité des livres (en dictant le texte simultanément à plusieurs esclaves), on ne semble pas s'attacher aux problèmes de présentation et de mise en page.

Mais dans les civilisations où la transcription de la parole est une affaire d'état (Chine) et un acte religieux (Inde) la mise en page et la **calligraphie** (gr. beau + écriture) deviennent une discipline fondamentale. Voir **Idéogrammes, sanskrit**.

C'est l'imprimerie après 1450 qui va développer les recherches en matière de mise en page et de typographie ((v. Imprimerie). Très vite on a, au XVI^e s., des éditions splendides. Cette tradition va se poursuivre.

On connaissait l'importance des marges et des blancs pour la lisibilité. Mallarmé («Un coup de dés jamais n'abolira le hasard») fait des recherches pour que les blancs et les variations typographiques traduisent presque musicalement ce qu'il veut faire sentir. Apollinaire, de son côté, rédige des **Calligrammes** (1918).

Après les belles éditions classiques les Romantiques avaient fait merveille en mêlant les illustrations au texte (voir le *Paul et Virginie* de l'édition L. Curmer 1838). Les éditeurs modernes vont accentuer leurs recherches (trouvailles de Massin pour *La Cantatrice chauve* et pour *Exercices de style*).

D'ailleurs la circulation routière et les Jeux Olympiques posent de sérieux problèmes de **sémiologie** qui exigent des **pictogrammes** modernes et clairs. La **publicité** de son côté (notamment pour les affiches et les pages publicitaires des magazines) exploite toutes les disciplines, jusqu'à la psychanalyse.

«Scriptura en latin désigne l'action de tracer des caractères», «l'écriture» et aussi tout ce qui est tracé, rédigé. Il a paru pratique d'utiliser ce terme pour désigner tous les problèmes d'orthographe, de présentation, de mise en page et de lisibilité devenus fondamentaux aujourd'hui.

TROIS MINUTES AVEC VOUS

C'est un exposé fait à la classe et qui dure trois minutes, le temps d'une conversation téléphonique.

1^{re} étape : Trois minutes avec vous avec affination par corrélats. Chacun doit trouver un sujet restreint et qui l'intéresse vraiment, d'où la recherche de ce sujet à l'aide des corrélats, recherche menée en travail de groupe (le groupe aidant chacun à limiter son sujet) et avec l'aide du professeur (part aidante du maître). Cela suppose toujours une recherche de documentation en C.D.I. ou en bibliothèque (consulter notamment *Textes et documents* et collection *B.T.2*). But : développer l'actio.

2^e étape : Trois minutes avec vous avec construction de graphe. La méthode est la même mais cette fois il s'agit de construire l'exposé d'une manière nettement plus rigoureuse. Pas de brouillon mais un graphe particulièrement travaillé et qui sera présenté au tableau pour que tout le monde en prenne note. But : développer l'actio, la *mémoria* et la *dispositio*.

L'exposé à l'aide d'un graphe noté a pour but de rendre l'auditoire plus attentif. Il peut y avoir un bref débat à la suite de l'exposé. Au terme de quelques exposés on peut organiser une vérification de l'assimilation sous forme écrite avec reprise et approfondissement éventuel du graphe.

Jeu de pistes. — Sur un thème donné on propose neuf noms propres, chaque sujet étant à présenter en trois minutes (ex. : «noirs» Le Roi Jones, Baldwin, Fanon, Senghor, Haley, Wright R., Angela Davis, Luther King, Césaire).

Maximes. — Etude d'une maxime en trois minutes : il s'agit d'une composition française orale.

Progressivement on allonge le temps de parole à **Dix minutes avec vous**. Ceci permet de présenter des sujets plus étoffés, à l'aide par exemple de livres de la collection «Archives» ou «Profil d'une œuvre», etc. Voir documentation, bibliothèque et part aidante du maître.

On peut alors prévoir de véritables **séquences**, de véritables **cycles** de présentation de travaux autour d'un genre (roman, théâtre) ou d'un thème (science-fiction, fantastique, amitié, etc.).

LIEUX COMMUNS

Il s'agissait dans la rhétorique classique d'arguments et de preuves applicables à tous les sujets. Le terme est devenu péjoratif et désigne les clichés mais «*On ne s'entend que sur les lieux communs. Sans terrain banal, la société n'est plus possible*» (Gide).

Pour en rire on consultera :

- Léon Bloy : *Exégèse des lieux communs* (1903-1913).
- G. Bechtel et J.-C. Carrière : *Dictionnaire de la bêtise* (1965).

Piste de travail : bien écouter les conversations, relever les lieux communs, les présenter en classe et en discuter. Thèmes proposés : l'argent, la science, la vitesse, l'écologie, le racisme, la télévision, la guerre, la jeunesse, la liberté, la publicité, la peine de mort...

Comment dépasser le lieu commun ?

- Ne jamais avancer une idée sans l'illustrer d'un exemple original, précis, localisé et daté (roman ou fait divers).
- Quand une idée est avancée, examiner immédiatement l'idée contraire (voir **paradoxe**) et voir en quoi cette nouvelle idée est vraie : illustrer par un exemple original, localisé et daté.
- Relever les conséquences pratiques des idées que l'on émet en n'oubliant jamais l'effet **Serendip**, l'effet non voulu.

Jean Paulhan (1884-1968) s'est interrogé dans *Les Fleurs de Tarbes* (1941) sur le lieu commun.

«*Pour banal que soit le lieu commun, il peut toujours avoir été inventé par qui le prononce : il s'accompagne même, en ce cas, d'un vif sentiment de nouveauté. Qui ne se voit humilié, parcourant le Dictionnaire des idées reçues ou tout autre recueil de clichés, d'y retrouver telle «pensée» (et le mot déjà en dit long) qu'il croyait avoir inventée, telle phrase qu'il disait jusque-là fort innocemment ? Il arrive à chacun de nous d'observer quelque jour : «Si l'on voyait ce coucher de soleil sur un tableau, l'on dirait que ce n'est pas vrai», ou même : «Le bronze a toujours une valeur». Non sans quelque satisfaction et contentement de soi. Ainsi les mêmes contes, les mêmes dictons semblent être nés à la fois dans les pays les plus éloignés et y renaître indéfiniment — mais non pas nécessairement sans effort, ni joie d'imagination. Un poète observe que le ciel est étoilé, le dit tout innocemment, et trouve plaisir à le dire. Pourquoi Bourget n'aurait-il pas inventé pour son compte la langueur-mystérieuse, Carco à lui tout seul l'habitude-qui-commande ? Il existait à Rennes, vers 1897, un garçon boucher illettré, un peu sauvage, qui découvrit, après quinze ans de recherches obscures, les lois*

LIEUX COMMUNS (suite)

de la circulation du sang. Et l'on pouvait regretter qu'il n'eût jamais songé à ouvrir, ou à se faire lire, un traité de physiologie. Mais le dernier reproche à lui faire eût été de l'accuser de paresse ou d'inertie. Ainsi le romancier qui se contente d'écrire «minuit sonnait à l'horloge...» témoigne peut-être de je ne sais quelle fraîcheur de la sensibilité, quelle naïveté de l'imagination. Il voit cette nuit, il entend ces coups, et s'en enchante. Il attend que le lecteur s'enchante avec lui (il ne s'y trompe pas toujours). La poésie, c'est aussi de voir avec fraîcheur ce que chacun voyait.

«*Dira-t-on que le boucher était ignorant, alors que Carco ni Decourcelle (1) ne le sont ? Mais il y a loin de la physiologie aux Lettres, et la vérité d'un événement, l'urgence d'une réflexion suffisent assez bien à nous faire oublier les phrases que nous connaissions à leur propos, ou du moins à faire qu'elles ne nous semblent plus phrases. C'est ce qu'évoque tel dialogue :*

«*Mon devoir m'impose de...*

— *Le devoir, c'est un mot.*

— *Oui, quand c'est vous qui l'employez (2).»*

où l'on sous-entend clairement : il se peut que vous, quand vous parlez devoir, n'ayez en tête que mots et phrases. Mais moi, c'est tout le contraire. Et encore, «Si je dis que la matinée est radieuse, et que minuit sonne à l'horloge, je me trouve, il est vrai, parler comme un livre. Mais je ne l'avais pas dit pour parler comme un livre. Je le dis parce que c'est vrai.»

«*A quoi s'ajoute que le lieu commun part, à l'ordinaire, d'une remarque heureuse, ou surprenante — et d'où lui viendrait sinon son succès ? Ni la langueur-mystérieuse, ni les yeux-qui-fondent ou même le sein-des-assemblées ne sont sans charme à qui les entend avec naïveté. Or l'écrivain qui les réinvente en retrouve l'agrément : jamais il ne s'est éprouvé plus libre, mieux livré au seul esprit. Et quel jeune auteur, de nos jours, ne se sent violemment personnel, ne se sent définitivement personnel, à l'instant où il invente (avec tous les jeunes auteurs) ce lieu commun qu'il faut tordre à l'éloquence son cou ?»*

Jean PAULHAN
Les Fleurs de Tarbes

(1) Pierre Decourcelle avait écrit : «Minuit sonnait à l'horloge du village quand notre héros...»

(2) Henry Bordeaux, Les Roquevillard (note de l'auteur).

- Après avoir résumé ou analysé ce texte, vous en dégagerez une idée qui vous paraisse digne d'intérêt. Vous en préciserez les données et vous exposerez en les justifiant vos propres vues sur la question.